

Emmanuel KANT (1724-1804) : la philosophie esthétique

— LE BEAU —

— LE SUBLIME —

On résume souvent la philosophie à trois questions essentielles, celle du **vrai**, celle du **bien** et celle du **beau**, trois valeurs fortes depuis la pensée grecque antique. Avec le système de Kant, cela fonctionne aussi très bien.

— La *Critique de la raison pure* (1781) s'occupait du « vrai », puisqu'il s'agit d'épistémologie, de philosophie des sciences, fortement inspirée par Newton, accessoirement Hume.

— La *Critique de la raison pratique* (1788) se charge du « bien », puisqu'on y traite de philosophie morale, fortement inspirée par Rousseau.

— C'est à la troisième Critique que revient la tâche, entre autre, d'explorer ce qu'est le beau, puisqu'on y traite du *jugement esthétique*. Telle est la *Critique de la faculté de juger*, publiée en 1791.

À noter : la *Critique de la faculté de juger* est la seule comprenant deux parties. C'est la première partie qui traite de l'esthétique, la seconde abordant d'autres difficultés (biologie, histoire) qu'on ne verra pas ici. Il existe aussi un petit livre antérieur de Kant sur l'esthétique : *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* (1764).



Les trois *Critiques* correspondent bien entendu à des facultés différentes de l'esprit humain.

— La *Critique de la raison pure* (*Kritik der reinen Vernunft*) mettait en valeur non la raison (die Vernunft) elle-même, qui s'égare facilement dans les contradictions métaphysiques, mais **l'entendement** scientifique (der Verstand) avec ses catégories *a priori*, comme le principe de causalité, qui s'appliquent aux phénomènes rencontrés dans l'expérience.

— La *Critique de la raison pratique* (*Kritik der praktischen Vernunft*) réhabilitait la **raison**, mais dans une perspective purement morale : c'est elle qui donne l'impératif catégorique, loi pratique fondamentale qui s'impose à tous nos actes.

— La 3^e Critique, *Critique de la faculté de juger* (*Kritik der Urteilkraft*) aborde une autre faculté de l'esprit, mot à mot **la puissance (Kraft) de jugement, de juger (Urteil, urteilen)**, qui n'est ni l'entendement, ni la raison, mais une sorte de capacité intermédiaire.

Nous ne sommes donc ni en science, ni en morale. C'est un troisième secteur, autre, indépendant, mais qui peut avoir des traits de ressemblance avec les deux autres. Un tableau inspiré du livre vous fera comprendre :

Entendement (Verstand)	« philosophie de la Nature » ou « théorique » cf Newton (savoir physico-mathématique)
Faculté de juger (Urteilkraft)	goût, esthétique, œuvre d'art, belle nature, et d'autres domaines non-abordés ici, comme le vivant, le sens de l'histoire, etc.
Raison (Vernunft)	« philosophie de la Liberté » ou « pratique » cf Rousseau (doctrine morale)

En gros, pour parler comme les jeunes, si vous bossez vos maths et vos sciences physiques, vous êtes dans **l'entendement**, si vous luttez contre le harcèlement scolaire ou, simplement, si vous rendez à votre petit frère un stylo qu'il vous a prêté, vous êtes dans **la raison**, mais *il existe des domaines de l'expérience humaine qui ne sont ni vraiment moraux, ni scientifiques*, ne serait-ce qu'écouter dix minutes de Mozart ou contempler une fleur, éventuellement aussi vous interroger sur le sens de l'histoire...

C'est là que la troisième Critique de Kant prend tout son sens. Toutes ces choses *nous donnent à penser*. Et pourtant il n'y a là ni science ni morale. C'est le domaine mystérieux des **jugements réfléchissants**, les seuls vrais jugements de la faculté de juger, très différents des **jugements déterminants** de l'entendement et de la raison. Vous remarquerez que le jugement déterminant s'impose avec certitude et objectivité. Pour Kant, la science comme la morale *ne se discutent pas*. Il n'y a pas de place pour la subjectivité, ni en science, ni en morale ; il n'y a que des principes universels.

Le jugement réfléchissant, au contraire, est, à l'origine, **subjectif**, et dépend du **sentiment** personnel, mais attention, il est tout de même **partageable**, il a tout de même une **portée universelle**, ce n'est pas une simple opinion stupide. Le jugement réfléchissant, c'est le domaine où l'on peut discuter à loisir. On est passé de *l'indiscutable* (déterminant) à *la recherche d'un accord par la discussion* (réfléchissant).

L'exemple privilégié est le **consensus** dégagé par certaines œuvres d'art ou certains panoramas naturels. Les gens trouvent que c'est beau, le sentiment de départ est **subjectif**, mais on constate que tout le monde ou presque ressent la même chose, comme s'il y avait de l'**universel** dans le particulier ! Et les belles choses suscitent des discussions sans fin, souvent très admiratives.



Il reste à explorer le détail de l'esthétique kantienne. On y trouve essentiellement deux aspects bien connus sous le nom d'**analytique du beau** et d'**analytique du sublime**. Nous traiterons de l'un et de l'autre.

Le beau n'est pas l'agréable

L'agréable est ce qui satisfait les « inclinations sensibles », en d'autres termes les désirs, les penchants. Or, par exemple, je ne trouve pas beau un tableau représentant des fruits sous prétexte que j'aurais envie de les manger, le sentiment du beau est indépendant de ma faim.

L'agréable est purement subjectif, variable d'une personne à l'autre et variable chez la même personne. Or, que j'ai faim ou non, que j'aime les fruits ou pas, la beauté du tableau est indépendante de ma gourmandise ou... de mes aigreurs d'estomac ! **L'agréable est seulement affaire de goût. Le proverbe résumant l'agréable est « chacun ses goûts ».**

Le beau n'est pas le bon

Le bon est ce qui satisfait la raison. Il se divise en deux domaines.

a) **L'utile**, lorsque la raison calcule les moyens techniques pour réaliser telle ou telle fin. Or, je ne trouve pas beau un tableau parce qu'il servirait à cacher une fissure dans le mur ; un paysage, une sculpture, etc. n'ont rien à voir avec l'utile, il ne s'agit pas de ma-

chines, d'outils, de matériaux de construction, etc. Certes, une chose peut être à la fois utile et belle, mais ce sont deux aspects différents.

b) Le **moral**, lorsque la raison détermine les valeurs universelles (voir cours sur l'impératif catégorique). Or, je ne trouve pas une œuvre belle parce qu'elle contiendrait par exemple, un appel à la vertu, au civisme, à la justice, etc. D'ailleurs quelle dimension morale aurait la musique sans texte, la peinture abstraite, une fleur, un bel arbre ?... Ces choses n'ont rien à voir avec le problème des valeurs morales. Bien sûr, là encore, moralité et beauté peuvent se réunir dans telle ou telle œuvre à portée édifiante, mais ce sont deux aspects différents.

Le bon est complètement objectif, chez Kant. La raison détermine avec exactitude les moyens utiles pour telle ou telle fin ou encore les principes d'action universels ; aucune incertitude possible, **le bon n'est pas affaire de goût. Pas de proverbe.**

Le beau, c'est ce qui plaît indépendamment des inclinations sensibles et indépendamment des considérations rationnelles d'utilité ou de moralité.

En clair, une chose peut plaire alors qu'elle ne répond à aucun désir, qu'elle n'est pas utile, et qu'elle n'a rien à voir avec les vertus morales. C'est ce qu'on appelle aussi **le désintéressement esthétique** : la belle chose n'intéresse ni le désir, ni la raison technicienne, ni même la raison pratique vertueuse, et pourtant la contemplation de cette chose engendre une satisfaction.

Le beau ressemble à l'agréable, parce qu'il correspond à un plaisir, donc à un sentiment, forcément personnel, c'est-à-dire subjectif. Toutefois, à la différence de l'agréable, ce sentiment subjectif se donne comme *universellement partageable*. Cette universalité lui donne **aussi une ressemblance avec le bon**.

Le proverbe du beau est : « Du goût, on ne peut pas disputer, mais on peut discuter ».

Disputer est employé par Kant dans son vieux sens médiéval qui signifie démontrer rationnellement. **Il est impossible de démontrer qu'une chose est belle, puisque le critère ultime de ce jugement reste un sentiment de plaisir personnel, donc subjectif** : nous ne sommes pas comme en mathématiques, par exemple, avec des résultats incontestables et objectifs.

Il est néanmoins possible de discuter avec les autres spectateurs ou auditeurs, si, d'avenant, ils n'appréciaient pas telle chose, afin de leur faire partager notre sentiment. Du reste, ce partage advient souvent, puisque les belles œuvres de la nature ou de l'art ont des publics très larges, venus d'horizons très différents, ce qui atteste une fois de plus que le beau dépasse largement la subjectivité de chacun.

Par exemple, une église peut plaire à des milliers de non-chrétiens, comme une fleur peut plaire à des tas de gens qui n'y connaissent rien à la biologie des plantes. Exemple donné par Kant : les couleurs en peinture sont du domaine de l'agréable (on peut aimer ou ne pas aimer le rouge) alors que la composition même du motif est de l'ordre du beau ; de même le son de chaque instrument est du domaine de l'agréable (on peut être agacé, ou pas, par le son du violon) mais les structures mélodiques sont de l'ordre du beau (d'ailleurs les musiciens sont capables d'évaluer la qualité d'une œuvre sans entendre la musique, mais simplement en lisant la partition).

Ainsi, n'écrivez jamais dans une dissertation la platitude « le beau, c'est subjectif », ce qui équivaldrait à confondre le beau, dont on peut discuter, et l'agréable, qui renvoie à la particularité de chacun. Par contre, vous pouvez écrire : le jugement esthétique se fonde sur un sentiment de satisfaction *personnelle*, mais qui se donne comme *universellement partageable*. On parle chez Kant d'**universalité subjective** pour désigner ce phénomène étrange à mi-chemin entre le pur subjectivisme et l'objectivité rationnelle.

Le mieux est de rappeler l'une des définitions de Kant : le beau est ce qui fait l'objet d'une satisfaction désintéressée et libre.
--

— Désintéressée parce que le beau ne découle pas d'une satisfaction de nos penchants ni d'une démonstration rationnelle technique ou morale.

— Libre, pour distinguer le *désintéressement esthétique* du *désintéressement moral*. Le désintéressement moral désigne le fait d'agir sans rien attendre en retour. Mais en morale, il y a une *règle* rationnelle, l'impératif catégorique. En esthétique, il n'y a même pas de principe rationnel. On écoute essentiellement sa sensibilité.

Objectivité : moralité, calcul technique	On dispute du <i>bon</i> (= on démontre)
Universalité subjective : beautés (art, nature)	On discute du <i>beau</i> (= on partage)
Subjectivité : passions, penchants, besoins	« Chacun ses goûts » pour l' <i>agréable</i>

Le beau n'est pas le parfait

Le parfait est un concept technique, donc rationnel, proche de l'utile. Il suppose **le concept d'une règle** : règles techniques, règles de l'art. C'est le domaine des artisans et des artistes. L'artiste, avec ses œuvres uniques, se distingue de l'artisan qui reproduit très souvent le même modèle. Mais les deux sont des *techniciens* avant tout qui appliquent des règles apprises. C'est pour cela qu'il existe des écoles de musique, de danse, de peinture, comme on demande un apprentissage au potier, au menuisier, au plombier, au maçon...

On appelle parfaite une œuvre qui satisfait pleinement les règles de l'art en vigueur dans une société donnée.

Certes, la perfection et la beauté sont souvent intimement mêlée l'une à l'autre. Mais ce sont tout de même deux types de satisfaction distincts, deux réalités radicalement différentes. L'exemple de la belle nature est très intéressant chez Kant. Dans un paysage sauvage, aucun concept technique n'intervient dans la contemplation du panorama. Il y a donc de la beauté sans aucun concept de perfection. Inversement, il existe parfois des œuvres d'art parfaites techniquement, mais qui ont un côté fade ou incongru. L'ancien ministre de l'Éducation nationale Luc Ferry déteste le poète classique Boileau (XVII^e s) dont il trouve les vers (parfaits, techniquement) ennuyeux à mourir et très moches à entendre ! Bref : le simple fait de satisfaire à des normes techniques ne suffit pas à produire le beau. Kant distingue donc deux types de beauté.

Beauté libre (sans concepts techniques)	Fleurs, crustacés, oiseaux, paysages, petite musique improvisée, motifs abstraits des papiers peints, feu dans la cheminée, etc.
Beauté adhérente (mêlée à de la technique) « la beauté adhérente n'est pas pure »	Architecture, peinture, grande musique, opéra, le grand art en général, les objets artisanaux, mais aussi des animaux, des humains admirés selon des concepts techniques comme les chevaux de courses, les athlètes, etc.

L'Idéal du beau

C'est une curieuse analyse de Kant, liée à la précédente. La beauté humaine n'est jamais pure ou libre. Car l'admiration est toujours mêlée à des concepts qui ne sont pas spécifiquement esthétiques et se rapportent plutôt à une sorte de perfection biologique : force, vigueur, santé, souplesse, jeunesse, vitesse, etc. D'où le rapprochement avec le cheval de course. Toutefois, seule la beauté humaine est capable de fabriquer un *Idéal*, souvent recherché par les artistes peintres ou sculpteurs. Cet Idéal doit répondre à une double contrainte :

— **L'idée normale** : c'est le concept technique par excellence, qui définit la perfection plastique : ni trop grand, ni trop maigre, ni trop gros, ni trop petit, etc. On apprend à reproduire les justes proportions d'un corps ou d'un visage dans les écoles. Kant, avec son côté mathématicien, remarque que cette idée mathématique est la moyenne des individus rencontrés dans la société de son temps. Elle varie donc légèrement d'une société à une autre, d'une époque à une autre. Par exemple,

les grecs archaïques représentaient des corps plus trapus et les Grecs classiques des corps plus élancés, probablement en raison de modifications de la taille et du poids moyens selon les générations.

— **L'idée morale** : lorsque vous créez un personnage, parfait d'un point de vue plastique, il doit en outre *incarner une vertu*, une idée morale : courage, sagesse, tempérance, justice, etc. C'est un acte difficile dont seuls sont capables les grands artistes.

La conjonction des deux idées s'appelle Idéal du beau.

En tout état de cause, avec de telles normes, de tels concepts, la beauté humaine ne peut pas être dite « libre ».

Avec cette analyse de la beauté libre, on vous propose une deuxième définition du beau chez Kant : **le beau est ce qui plaît universellement sans concept**. Appréciez le *sans concept* !

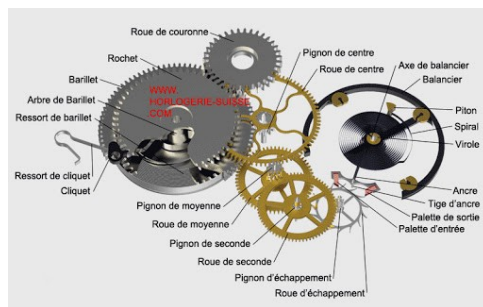
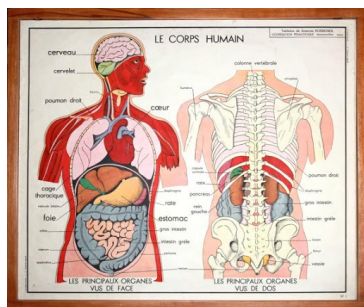
La beauté comme « finalité sans fin »

Notre ami Kant n'en finit pas de définir les choses, et souvent de manière déconcertante. *Finalité sans fin*... Que signifie ce monstre conceptuel ?

La finalité, qui occupe toute la seconde partie de la Critique (non traitée ici) apparaît déjà avec l'esthétique. C'est un concept proche des suivants : totalité, ordre, harmonie, organisation interne, composition... Pour comprendre, il faut partir des finalités non esthétiques. Il y a :

— la *finalité mécanique* : une montre, par exemple, est entièrement organisée en vue d'une **fin**, c'est-à-dire un **but** ou une **fonction**, qui est de donner l'heure. L'exemple est de Kant, l'horlogerie est la grande passion du XVIII^e siècle.

— la *finalité organique* : un végétal, un animal, est entièrement organisée pour vivre et donner la vie. Tout, dans cet organisme, est agencé pour remplir les fonctions de la vie. À la différence des totalités mécaniques, les totalités organiques ont une capacité d'autoréparation et de reproduction.



— Reste la « finalité » esthétique. Tout belle chose, artistique ou naturelle, même un paysage en apparence désordonné, possède une forme, une composition, une organisation interne, elle est un équilibre entre plusieurs éléments, la musique elle-même est un tout mélodique organisé, mais cette organisation plaît librement, par elle-même, *sans qu'on n'y cherche le concept d'une fin*, d'une fonction, d'un but. Du reste, comme toutes les choses harmonieuses, la belle chose est un équilibre complexe et fragile. Il faut éviter d'ajouter des éléments ou d'en retrancher. Kant, par avance, critique ce que sera l'art contemporain. À trop simplifier les formes, à trop faire des choses géométriques, cela devient triste et ennuyeux.

Encore une autre définition de Kant : **le beau est la forme de la finalité d'un objet en tant qu'elle est perçue en celui-ci sans la représentation d'une fin**.



Partition originale de Mozart

La « satisfaction nécessaire »

Il y a 4 définitions du beau chez Kant. La quatrième, la moins connue, renforce le caractère universel, quoique subjectif de la beauté. Nécessaire signifie « qui ne peut pas ne pas être ». On dira en mathématique que $2 + 2 = 4$, et cela *nécessairement*. Kant emploie volontairement ce terme issu des sciences pour montrer que la beauté n'est pas une réalité purement subjective et relative. Il fait d'ailleurs remarquer qu'on dit plus souvent, face aux grandes œuvres de la nature et de l'art : « Cela est beau » (tournure objective) plutôt qu'un simple « Cela me plaît » (plus relativiste). Ainsi, même s'il m'est impossible de démontrer (scientifiquement) qu'une chose est belle, la belle chose produit en moi un plaisir atypique, à portée universelle : je m'attends à ce qu'il soit *nécessairement* éprouvé par d'autres, dans l'absolu par tous les hommes.

Est beau ce qui est reconnu sans concept comme objet d'une satisfaction nécessaire.

Le talent et le génie

Kant ne s'intéresse pas seulement au jugement de goût esthétique, mais aussi au processus de la création artistique. En somme, qu'est-ce qu'un artiste ? Le talent, scolaire, consiste à appliquer des règles qu'on a apprises auprès de ses maîtres, généralement dans une école. C'est déjà pas mal. Mais avec le seul talent, l'art deviendrait une production figée, un artisanat répétitif. De temps en temps, un génie invente des procédés artistiques nouveaux, auxquels les autres n'ont jamais pensé. Votre professeur de musique, par exemple, vous a déjà expliqué qu'on passe ainsi du chant à l'unisson au canon, puis au contrepoint rigoureux, puis à la fugue de Bach... Arriver à représenter un pied de face a longtemps été mission impossible pour les peintres, jusqu'à ce que des génies y parviennent. Le génie est un paradoxe vivant selon Kant. Il invente un procédé nouveau sans savoir

vraiment comment il en est arrivé à ce point (en clair, il s'étonne lui-même). Cela dit, une fois que le procédé est inventé, il « fait école » et inspire des talents (qui l'imitent).

— Les œuvres du génie sont *originales* et *exemplaires*.

— Définition : « **Le génie est la disposition innée de l'esprit par laquelle la nature donne les règles à l'art.** » Forcément, puisque ces inventions, qui deviendront des règles pour les générations futures, viennent *naturellement* à l'esprit du génie, sans qu'il sache comment.

La beauté est-elle dans le sujet représenté ?

Kant a bien aperçu ce qu'on appellera plus tard « la sublimation artistique ». À savoir qu'une chose, même horrible, une fois traitée par un artiste, peut devenir belle et faire plaisir. La peinture chrétienne regorge de scènes de martyre... qui sont d'affreux supplices. Les figurations de l'Enfer chez Jérôme Bosch sont d'une beauté sombre et comique à la fois. Les romans les mieux réussis décrivent souvent des univers tout à fait plombants. Et puis, il existe par ailleurs une foule d'activités artistiques qui n'ont pas réellement pour mission de représenter quelque chose : comme la peinture abstraite, ou même, simplement, en un sens, la musique. Ainsi, pour Kant : « **Le beau n'est pas la représentation d'une belle chose, mais la belle représentation d'une chose.** »

Le libre jeu des facultés

Cette expression kantienne définit une coopération nouvelle entre entendement et imagination dans l'expérience esthétique. Toutes ces images *donnent à penser*, c'est très net en peinture, ou lorsque vous commentez un poème en cours de littérature. Des images, une activité intellectuelle... Cette activité plaisante de l'entendement n'a pourtant rien de commun avec l'activité scientifique soumise à des règles précises et contraignantes. Elle contribue largement au plaisir esthétique.

Le sublime : une expérience esthétique déstabilisante

Avec le sublime, Kant envisage une autre expérience esthétique, très différente de celle du beau, car **elle intègre des sentiments négatifs comme l'effroi, l'impression d'écrasement, la répulsion, etc.** Le sublime désigne la contemplation de réalités totalement démesurées face auxquelles **l'homme se sent minuscule**. Le sublime concerne des choses artificielles, comme ces édifices trop grands pour être embrassés d'un seul regard (les pyramides d'Égypte, par exemple) mais aussi et surtout des choses naturelles, gouffres vertigineux, océans en furie, le ciel lui-même... Il faut remarquer que **le sentiment du sublime est impossible si le spectateur est directement menacé**. Il faut qu'il soit en sûreté au moment où il contemple ces choses impressionnantes. La guerre elle-même peut présenter un aspect sublime, quoique horrible, à condition de la voir de loin bien entendu. Dans l'expérience du sublime, l'homme est à la fois surplombé et surplombant, en dessous et au-dessus.

Le sublime mathématique

Le sublime mathématique écrase l'homme par ses seules **dimensions** énormes, colossales, immenses, tendant à l'infini. Les pyramides, le désert, les vastes horizons, le ciel, les gouffres vertigineux... C'est un sublime statique.



Le sublime dynamique

Encore plus fascinant et terrifiant que le sublime mathématique, le sublime dynamique impressionne l'homme par des **forces** déchaînées, titanesques, immaîtrisables : l'océan en furie vu depuis un promontoire, la tempête, l'ouragan, la guerre et ses fracas, les séismes, les volcans...



La valeur morale du beau et du sublime

Comme le beau, le sublime, sans être une expérience morale, prédispose tout de même à la vie morale. Le beau nous élève au dessus du penchant et de l'intérêt (désintéressement esthétique) et nous procure de la sérénité. Le sublime nous donne le sentiment d'être à la fois en dessous et au-dessus de réalités matérielles démesurées. Nous sommes tout petits par rapport aux dimensions et aux forces à l'œuvre dans le sublime, mais nous sommes poussées par elles à concevoir aussi que valons mieux qu'elles, que nous sommes bien supérieurs à ces réalités aveugles par notre capacité à concevoir la loi morale. Sans être de la vertu, les expériences esthétiques affinent la personnalité de chacun et le prédisposent davantage à la vertu. *A contrario*, lorsqu'un homme est totalement indifférent au beau et au sublime, réfractaire à l'art, à la belle nature et aux moments contemplatifs, ça ne présage rien de bon pour son niveau moral.

CITATIONS

« **La satisfaction se change en intérêt lorsque nous la lions à la représentation de l'existence d'un objet.** Dès lors aussi, elle se rapporte toujours à la faculté de désirer ou comme son motif, ou comme nécessairement unie à ce motif. **Or quand il s'agit de savoir si une chose est belle, on ne cherche pas si soi-même ou si quelqu'un est ou peut être intéressé à l'existence de la chose, mais seulement comment on la juge dans une simple contemplation** (intuition ou réflexion). Quelqu'un me demande-t-il si je trouve beau le palais qui est devant moi, je puis bien dire que je n'aime pas ces sortes de choses faites uniquement pour étonner les yeux, ou imiter ce sachem iroquois à qui rien dans Paris ne plaisait plus que les boutiques de rôtisseurs ; je puis encore gourmander, à la manière de Rousseau, la vanité des grands qui dépensent la sueur du peuple en choses aussi frivoles ; je puis enfin me persuader aisément que si j'étais dans une île déserte, privé de l'espoir de revoir jamais les hommes, et que j'eusse la puissance magique de créer par le seul effet de mon désir un semblable palais, je ne me donnerais même pas cette peine, pourvu que j'eusse déjà une cabane assez commode. On peut m'accorder et approuver tout cela, mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. **On veut uniquement savoir si la simple représentation de l'objet est accompagnée en moi de satisfaction, quelque indifférent que je puisse être d'ailleurs à l'existence de cet objet.** Il est clair que pour dire qu'un objet est beau et montrer que j'ai du goût, je n'ai point à m'occuper du rapport qu'il peut y avoir entre moi et l'existence de cet objet, mais de ce qui se passe en moi-même au sujet de la représentation que j'en ai. Chacun doit reconnaître qu'un jugement sur la beauté dans

lequel se mêle le plus léger intérêt est partial, et n'est pas un pur jugement de goût. Il ne faut pas avoir à s'inquiéter le moins du monde de l'existence de la chose, mais rester tout à fait indifférent à cet égard pour pouvoir jouer le rôle de juge en matière de goût. »

Critique de la faculté de juger, § 2

« Le jugement de goût, au contraire, est simplement contemplatif : c'est un jugement qui, indifférent à l'égard de l'existence de tout objet, ne se rapporte qu'au sentiment du plaisir ou de la peine. Mais cette contemplation même n'a pas pour but des concepts, car **le jugement de goût n'est pas un jugement de connaissance (soit théorique, soit pratique), et par conséquent il n'est point fondé sur des concepts et ne s'en propose aucun.**

L'agréable, le beau, le bon désignent donc trois espèces de relation des représentations au sentiment du plaisir ou de la peine, d'après lesquelles nous distinguons entre eux les objets ou les modes de représentation. Aussi y a-t-il diverses expressions pour désigner les diverses manières dont ces choses nous conviennent. L'agréable signifie pour tout homme ce qui lui fait plaisir ; le beau, ce qui lui plaît simplement ; le bon, ce qu'il estime et approuve, c'est-à-dire ce à quoi il accorde une valeur objective. Il y a aussi de l'agréable pour des êtres dépourvus de raison, comme les animaux ; il n'y a de beau que pour des hommes, c'est-à-dire pour des êtres sensibles, mais en même temps raisonnables ; le bon existe pour tout être raisonnable en général. Ce point d'ailleurs ne pourra être complètement établi et expliqué que dans la suite. On peut dire que **de ces trois espèces de satisfaction, celle que le goût attache au beau est la seule désintéressée et libre ; car nul intérêt, ni des sens ni de la raison, ne force ici notre assentiment.** »

Critique de la faculté de juger, § 5

« Il y a deux espèces de beauté, **la beauté libre** (*pulchritudo vaga*), et **la beauté simplement adhérente** (*pulchritudo adhaerens*). La première ne suppose point un concept de ce que doit être l'objet, mais la seconde suppose un tel concept et la perfection de l'objet dans son rapport avec ce concept. Celle-là est la beauté (existant par elle-même) de telle ou telle chose ; celle-ci, supposant un concept (étant conditionnelle), est attribuée aux objets qui sont soumis au concept d'une fin particulière.

Les fleurs sont de libres beautés de la nature ; on ne sait pas aisément, à moins d'être botaniste, ce que c'est qu'une fleur ; **et le botaniste lui-même, qui reconnaît dans la fleur l'organe de la fécondation de la plante, n'a point égard à cette fin de la nature, quand il porte sur la fleur un jugement de goût. Son jugement n'a donc pour principe aucune espèce de perfection, aucune finalité interne à laquelle se rapporterait l'union des éléments divers.** Beaucoup d'oiseaux (le perroquet, le colibri, l'oiseau de paradis), une foule d'animaux de la mer, sont des beautés en soi, qui ne se rapportent point à un objet dont la fin serait déterminée par des concepts, mais des beautés libres et qui plaisent par elles-mêmes. De même les dessins à la grecque, les rinceaux des encadrements ou des tapisseries de papier, etc., ne signifient rien par eux-mêmes ; ils ne représentent rien, aucun objet qu'on puisse ramener à un concept déterminé, et sont de libres beautés. On peut aussi rapporter à cette espèce de beauté ce qu'on nomme en musique fantaisies (sans thème), et même toute la musique sans texte.

Dans l'appréciation d'une beauté libre (considérée relativement à sa seule forme), **le jugement de goût est pur** ; il ne suppose point le concept de quelque fin à laquelle se rapporteraient les divers éléments de l'objet donné et tout ce qui est compris dans la représentation de cet objet, et par laquelle serait limitée la liberté de l'imagination qui se joue en quelque sorte dans la contemplation de la figure.

Mais la beauté d'un homme (et, dans la même espèce, celle d'une femme, d'un enfant), la beauté d'un cheval, d'un édifice (comme une église, un palais, un arsenal, une maison de campagne), suppose un concept de fin qui détermine ce que doit être la chose, et par conséquent un concept de sa perfection ; ce n'est qu'une beauté adhérente. Or, de même que le mélange de l'agréable (de la sensation) avec la beauté (laquelle ne concerne proprement que la forme) altérerait la pureté du jugement de goût, **le mélange du bon** (ou de ce qui rend bons les éléments divers de la

chose même considérée relativement à sa fin) **avec la beauté nuit aussi à la pureté de ce jugement.** »

Critique de la faculté de juger, § 16

« Et c'est là la stature d'un bel homme. (On pourrait arriver au même résultat mécaniquement, en mesurant ces mille hommes, en additionnant entre elles leurs hauteurs ainsi que leurs largeurs (et leurs épaisseurs) et en divisant la somme par mille. Or, c'est ce que fait précisément l'imagination par un effet dynamique qui résulte de l'impression de toutes ces images sur l'organe du sens intérieur.) Si maintenant on cherche d'une manière semblable pour cet homme moyen la tête moyenne, pour celle-ci le nez moyen, etc., cette figure donnera **l'idée normale** du bel homme dans le pays où se fait la comparaison. »

Critique de la faculté de juger, § 17

« On peut s'expliquer par là ce que remarque Savary dans ses Lettres sur l'Égypte, qu'il ne faut ni trop s'approcher ni trop s'éloigner des pyramides pour éprouver toute l'émotion que cause leur grandeur. Car si on s'en éloigne trop, les parties perçues (les pierres superposées) sont obscurément représentées, et cette représentation ne produit aucun effet sur le jugement esthétique. Si au contraire on s'en approche trop, l'œil a besoin de quelque temps pour continuer son appréhension de la base au sommet, et dans cette opération, les premières représentations s'éteignent toujours en partie avant que l'imagination ait reçu les dernières, en sorte que la compréhension n'est jamais complète. — **On expliquera aussi de la même manière le trouble ou l'espèce d'embarras qui saisit, à ce qu'on raconte, celui qui entre pour la première fois dans l'église de Saint-Pierre de Rome. C'est ici en effet le sentiment de l'incapacité de notre imagination à se former une exhibition des idées d'un tout ; elle a atteint son maximum,** et en s'efforçant de l'étendre elle retombe sur elle-même, ce qui produit une certaine satisfaction qui nous émeut. »

Critique de la faculté de juger, § 26

« Des rochers audacieux suspendus dans l'air et comme menaçants, des nuages orageux se rassemblant au ciel au milieu des éclairs et du tonnerre, des volcans déchaînant toute leur puissance de destruction, des ouragans semant après eux la dévastation, l'immense océan soulevé par la tempête, la cataracte d'un grand fleuve, etc. ; **ce sont là des choses qui réduisent à une insignifiante petitesse notre pouvoir de résistance, comparé avec de telles puissances.** Mais l'aspect en est d'autant plus attrayant qu'il est plus terrible, pourvu que nous soyons en sûreté ; et nous nommons volontiers ces choses sublimes, parce qu'elles élèvent les forces de l'âme au-dessus de leur médiocrité ordinaire, et qu'elles nous font découvrir en nous-mêmes un pouvoir de résistance d'une tout autre espèce, qui nous donne le courage de nous mesurer avec la toute-puissance apparente de la nature. »

Critique de la faculté de juger, § 28

« Les Italiens et les Français se distinguent surtout, selon moi, entre tous les autres peuples de l'Europe, par le sentiment du beau ; les Allemands, les Anglais et les Espagnols, par celui du sublime. Quant à la Hollande, c'est un pays où ces sentiments délicats se font peu remarquer. Le beau lui-même est ravissant et nous touche, ou bien il est riant et nous charme. La première espèce de beau a quelque chose du sublime, et l'esprit, dans le sentiment qu'il en a, est pensif et ravi ; dans le sentiment de la seconde, il est riant et gai. »

Observations sur le sentiment du beau et du sublime, IV